

Croire en l'humanité ... jusqu'au prochain bulletin de nouvelles

UN ÉTÉ SANS GAZER·DIMANCHE 13 MAI 2018

De toute ma vie, je n'ai jamais été l'être le plus optimiste du patelin. Même qu'avant d'avoir des enfants, j'étais carrément pessimiste. Je me suis toujours questionné sur ma raison d'être. Pourquoi suis-je en vie? À quoi je sers? Quelle est mon utilité? sont des questions que je me pose depuis la fin de mon enfance.

Parallèlement à ces questions, j'ai toujours été troublé par les injustices de notre monde. Pourquoi des enfants meurent-ils de faim à quelques kilomètres d'où on gaspille 50% de notre nourriture? Pourquoi des parents voient-ils leur famille disparaître dans un conflit armé dans lequel ma Caisse de dépôt nationale investit des dollars qui viennent de mon travail quotidien?

Ces malaises, que je ne savais nommer il n'y a que quelques années, ont pollué ma vie au point de me demander pendant longtemps comment y mettre fin. Comment avais-je le droit de vivre, moi qui suis né par hasard dans l'opulence, pendant qu'à d'autres on arrachait la vie sciemment.

Cette semaine pendant que je pédalais la tête baissée pour fendre l'air comme je pouvais, avec mes écouteurs sur les oreilles pour limiter les dégâts psychologiques que peut causer le sifflement constant du vent, je suis tombé sur une conversation sur la précarité et les buts dans la vie à l'émission Médium Large. Voici l'échange entre Jean Barbe et Catherine Perrin :

Jean Barbe

« C'est quand même assez inquiétant, sur le cadeau de la société que nous leur [aux trentenaires] avons laissé. C'est de plus en plus difficile ... d'obtenir ce que voilà deux générations on obtenait avec un salaire, on pouvait s'acheter une maison, on pouvait s'acheter un petit terrain à la campagne, on pouvait imaginer finir ses jours en pêchant dans un lac à l'eau pure, ce n'est plus le cas. Ça prend maintenant beaucoup beaucoup de ressources pour, dans la pyramide de Maslow, obtenir la sécurité. Juste obtenir la sécurité. Donc il reste peu de place pour le rêve. Peu d'énergie. »

Catherine Perrin

« Mais vous dites ça comme si on vivait en Syrie. »

(Médium Large du mardi 8 mai à 9h07 dans une discussion sur la précarité et les buts dans la vie.)

La réponse de Mme Perrin, que je respecte beaucoup, m'a mis très mal à l'aise. Ma réaction fut immédiate et forte : mais *nous vivons* en Syrie Mme Perrin! Comment pouvons-nous nous distancier aussi facilement de ce qui arrive à quelques kilomètres de chez nous? Je trouve qu'en tant que *petits riches* nous avons la distanciation facile quand on parle de notre *bien-être*. Ce bien-être qui d'ailleurs repose beaucoup sur la misère d'autres individus à quelques kilomètres d'ici.

En 2008, à quelques jours de l'arrivée de mon fils dans ce monde, j'apprenais que chaque jour, près de 10 000 enfants meurent de faim. La moitié, *chaque jour*, de la population totale de la ville de Yellowknife où il est né. Cette statistique m'a jeté par terre. Quel imbécile j'étais de vouloir ajouter un enfant dans ce monde de merde. Mais il était trop tard ... et je ne l'ai jamais regretté depuis. Au lieu de m'enfourer la tête dans le sable, j'ai commencé à essayer de comprendre ce monde pourri dans lequel on vivait. D'où vient cette pourriture et comment puis-je équiper mes enfants autant que possible à ne pas y participer ou mieux, à la combattre. Ma *stratégie*, c'est l'empathie. Partager autant d'outils que possible à mes enfants pour qu'ils puissent contribuer positivement et en toute connaissance de cause au bien-être des autres et à leur propre bien-être. Cette *mission* qui peut sembler lourde à porter pour un enfant n'est en fait, à mon avis, rien d'autre que de garder son cœur d'enfant aussi longtemps que possible.

Bien que je ne sois qu'au début de mon périple à vélo, déjà ma foi en l'humanité grandi. Je devrais peut-être dire *une certaine humanité*. Celle des gens ordinaires, qui si ils et elles ne peuvent contrôler que peu de choses à l'échelle globale, ont, l'instant d'accueillir un passant qu'ils ne connaissent pas, tout le contrôle du monde sur la gentillesse et la générosité que cela implique. Je n'ai jamais douté de l'énorme potentiel altruiste du *petit peuple*, mais je ne pouvais que me l'imaginer en me basant sur quelques expériences éparpillées ici et là. Depuis 12 jours (c'est peu, mais déjà significatif) je vis aux crochets de la société. Une société que je vois généreuse et accueillante. Intelligente et articulée. Patiente et passionnée.

Je rêve du jour où dans les bulletins de nouvelles on nous parlera de cette tranche de la société. Où l'on célébrera le beau et le bon au lieu de nous enfoncer dans le cerveau tout ce qui va mal dans le monde. Pas que ce ne soit pas important de réaliser que d'autres souffrent autour de nous. Mais nous partager les maux du monde sans partager les possibles remèdes à ces maux ne nous mènera nulle part.

Mon but pour ce voyage est de me déplacer aussi simplement que possible d'un bout à l'autre du pays dans lequel j'ai eu la chance de naître. À la simplicité motrice, je veux joindre la simplicité d'approche. Celle qui crée le lien avec l'inconnu(e). Encore une fois, ayant été teinté d'une peau blanchâtre par hasard, j'ai par défaut, en ce pays que j'arpente, une facilité souvent garantie qui rend mon voyage plus facile. Mais je vois chez mes hôtes et mes hôtesse du fond du rang de campagne au centre-ville d'une grande ville que la couleur de ma peau n'aurait rien changé à leur accueil de l'individu. Si une solution aux maux actuels de nos sociétés se trouve quelque part, c'est au cœur de ces gens qui font leur petit bonhomme de chemin au quotidien. Ces gens qui ont le cœur sur la main, qui savent reconnaître le beau et le bon et qui si on leur donnait la chance, participeraient volontiers à faire de leur monde un monde fondé sur quelque chose de plus

juste et plus équitable que celui qui nous a été construit par les banquiers et autres *importants imposants* de ce monde.